

29 JUIN 1992 APRÈS AVOIR ACCOMPLI SON FORFAIT, L'ASSASSIN S'ÉTAIT ENFUI CHEZ LUI

Il veut porter plainte contre Boumarafi !

Un reportage
de Maâmar Farah

Baïd Abdelhamid, tout le monde l'appelle ici Madjid. C'est un gars que vous ne raterez pas ! De bon matin, il est sur le Cours, attablé avec un groupe d'amis ou déambulant à l'ombre des platanes. Le soir, il est visible à l'une de ces nombreuses terrasses qui vont de Toche au Belvédère et où l'on refait le monde en parcourant les pages d'un journal rabougri par le voyage d'une journée dans la poche arrière d'un jeans fatigué. On discute aussi des petits et grands faits de la cité... Il y a quelques années, Madjid m'avait fait part du vœu de son épouse de parler à un journaliste. Il me disait qu'il avait confiance en moi et qu'il tenait à ce que je rencontre Blida qui, me confiait-il, était souffrante. Blida Merah, née en 1947, était la mère de 5 enfants et ce qu'elle voulait me dire n'avait rien à voir avec sa vie familiale... Le 29 juin 1992, elle avait vécu un événement exceptionnel et s'était trouvée propulsée, malgré elle, au cœur de l'Histoire...

Ce 29 juin 1992, Madjid était, comme tous les jours, au restaurant «Le Bosphore» dont il était le gérant. A 11 heures précises, il avait terminé les courses et la préparation des menus et se consacrait à la comptabilité. Il faisait ses comptes tranquillement lorsqu'il entendit, peu avant midi, des rafales d'armes automatiques. Il pensa alors à un acte terroriste. Très vite, le calme reprit le dessus dans cette ruelle qui va de la rue du CNRA au cours de la Révolution. A 13 heures, il quitta le restaurant et prit le chemin du domicile familial situé en face du Commissariat central, dans cet immeuble colossal de style colonial.

«Vite, appelez la police, vite !»

Son appartement est situé au sixième étage. Lorsque l'ascenseur ne fonctionne pas, il est obligé de se taper ces escaliers interminables qui font battre son cœur... Mais son cœur battra encore plus fort lorsqu'il arriva au niveau de son appartement : la porte était grande ouverte et des versets du Coran parvenaient du poste de télévision allumé... Il n'y avait personne... Il courut vers les voisins qui l'informèrent de l'arrivée

de quelques policiers qui conduisirent sa femme au commissariat tout proche.

Il descendit les marches en trombe et lorsqu'il fut au commissariat, il sut que sa femme avait été emmenée à la Gendarmerie nationale. Arrivé chez les gendarmes, il eut enfin un début d'explication à ce terrible feuilleton dont il vivait, en direct, les péripéties : «Le gars qui a tué Boudiaf s'est enfui chez toi. Il a été arrêté et ta femme va bien, ainsi que ta fille... Rentre chez toi, il n'y a rien à faire. Dès que l'enquête sera terminée, ton épouse rentrera chez elle.» Madjid, qui a travaillé toute sa vie comme pompier, sait ce que veulent dire ces paroles...

A 14h 30, on sonne à la porte. C'est sa femme, encore toute pâle et bouleversée, qui rentre avec sa fille... A peine remise de ses émotions, il lui demanda de lui raconter enfin ce qui s'était passé ici le matin même.

Elle but une longue gorgée d'eau, s'assit sur le fauteuil qui faisait face à Madjid, affalé sur le canapé, et raconta : «Il faisait chaud. Pour faire la galette, j'ai choisi de m'installer dans le couloir où il y a un peu de courant d'air. La porte était fermée mais pas à clé. Ma fille me tenait compagnie. Vers 11 h 30, la porte s'ouvrit brutalement et un gars haletant entra en courant : «vite, appelez la police, vite !» criait-il. Puis, se calmant : «N'ayez pas peur. Je ne vous veux aucun mal. Mais, s'il vous plaît, appelez la police...»

Boumarafi se tenait au milieu du couloir et Blida ne savait pas quoi faire. Elle ne comprenait pas ce qui se passait autour d'elle. Elle était paniquée et avait la sensation que le sol glissait sous ses pieds. Elle tremblait et la sueur inondait tout son corps. La voix de Boumarafi résonnait dans ses oreilles, en s'amplifiant, comme si tous les autres bruits avaient disparu et qu'il ne restait plus que cette voix virile et puissante qui faisait mal aux tympans.

La mystérieuse Polo blanche

Madjid se tut quelques secondes. Il semblait éprouvé et le souvenir de son épouse disparue le submergea : «Cette rencontre lui fut fatale ! Depuis cette maudite rencontre, rien ne sera plus comme avant. Ma

femme était tellement bouleversée qu'elle en fut malade. Bientôt, on établit que son cœur était atteint... Ce fut une longue descente aux enfers. Pour elle, pour les enfants et pour moi.»

Après-midi du 29 juin 1992. L'information avait fait le tour du monde et la télévision diffusait toujours des versets du Coran. L'appartement de Madjid fut submergé par les parents et les voisins. Et tout le monde se posait la question : «Mais pourquoi Boumarafi avait-il choisi cet appartement ?» En vieux loup de la Protection civile, Madjid en déduisit que celui qui venait de tuer le Président tentait d'échapper à la mort ! Il y a tellement de détails qui montrent que le coup était prémédité et très bien préparé et Boumarafi n'en était que l'exécutant. Un tueur qui devait être liquidé une fois son sale boulot accompli. Avait-il conscience du danger avant de passer à l'acte et s'était-il dégagé une sortie de «secours» en étudiant le parcours qui le séparait du commissariat – en fait quelques centaines de mètres ? Ou alors, avait-il réalisé à la dernière minute qu'il allait subir le

«Si tu connais un bon avocat, dis-lui de m'aider. Je dois venger ma femme. Je veux attaquer Boumarafi en justice. C'est lui la cause de sa maladie.»

sort de Boudiaf et, dans la précipitation, s'était enfui sans but précis ?

Mais il reste cette question sans réponse qui taraude les esprits : pourquoi ne s'était-il pas présenté au commissariat au lieu de grimper six étages dans l'immeuble d'en face pour exiger en fin de compte qu'on le conduise à ce même commissariat ? Là aussi, les réponses divergent : pour les uns, Boumarafi ne connaissait pas la ville et avait choisi de se réfugier dans cet immeuble pour être en sécurité avant d'être conduit chez la police. Il ne pouvait pas savoir que le commissariat était juste en face de cet immeuble, séparé simplement par le goudron !

Pour d'autres, dont Madjid, cette fuite était celle de la survie : «J'ai entendu des témoins raconter qu'une Polo blanche le poursuivait.

Dans sa fuite précipitée, il voulait surtout semer ses poursuivants. Voilà pourquoi, il ne voulut pas aller au commissariat.

Il choisit l'immeuble. D'ailleurs, il ne s'arrêtera ni au premier, ni au second étage. Il grimpera jusqu'au sixième et avant-dernier étage. Sans doute qu'il voulait brouiller les pistes...»



Ph. DR.

«Il m'avait appelé "Amma", comme si j'étais sa mère»

Cette journée noire marquera à jamais la petite famille de Baïd Abdelhamid, dit Madjid. La maladie de sa femme plongera le mari et les 5 enfants au cœur d'un drame qui se terminera par la mort de Blida dont le destin avait croisé celui de Boumarafi, en cette chaude journée de juin, autour d'une «tabouna» où cuisait une galette de «kesra» comme seules savent en faire les femmes de notre pays. Avant de s'éteindre paisiblement à l'hôpital du Caroubier, elle racontera sa rencontre avec Boumarafi comme on raconte un conte d'enfant : «Il m'avait

appelé «Amma», comme si j'étais sa mère. Il m'avait dit : «n'aie pas peur. Je suis un policier. Appelez la police, s'il vous plaît»... »

Blida appela son fils qui, d'une enjambée, fut au commissariat. Un policier se présenta à l'appartement et emmena Boumarafi qui se laissa faire. Vingt minutes plus tard, la Gendarmerie nationale l'embarqua... Le rideau (sic) venait de tomber sur cette cruelle journée. Le corps du défunt Président fut transporté à Alger.

Le criminel aussi. Et quand les avions et les hélicoptères repartirent de l'aéroport Les Salines, on avait l'impression que le secret de cet épisode sanglant de l'Histoire algérienne avait été emporté dans les soutes à bagages et qu'il ne restera ici que le triste souvenir et cette sale réputation qu'Annaba mettra longtemps à effacer.

Que ne racontait-on pas d'histoires farfelues sur la mafia locale, réunie la veille dans un restaurant huppé de la ville et qui aurait préparé le coup ! Non, Annaba n'était que le lieu choisi pour l'exécution : tout a été préparé à Alger.

«Dites à Bouteflika que c'est Boumarafi qui m'a tuée !»

Pour Blida, ce fut le calvaire. Son mari, retraité, ne pouvait acheter tous les médicaments dont certains étaient introuvables. Heureusement qu'il trouvera aide et assistance auprès de son frère émigré. Lors du procès de Boumarafi à Alger, elle fut convoquée par le tribunal mais, faute de moyens, ne put s'y rendre pour témoigner. En vérité, son mari voulait lui éviter les désagréments du voyage mais, surtout, de revivre le drame.

Un drame qu'elle n'oubliera jamais. Après sa mort, Madjid découvrira dans ses affaires la page d'un journal de l'époque illustrée d'un grand portrait de Boumarafi. Caché dans ses affaires intimes, ce «souvenir» avait-il un sens ?

On ne le saura jamais. Mais peut-être qu'elle voulait garder la «preuve» du mal qui l'emportera dans sa tombe. Sa dernière phrase sur son lit de mort fut pour sa fille : «Dites à Bouteflika que c'est Boumarafi qui m'a tuée !»

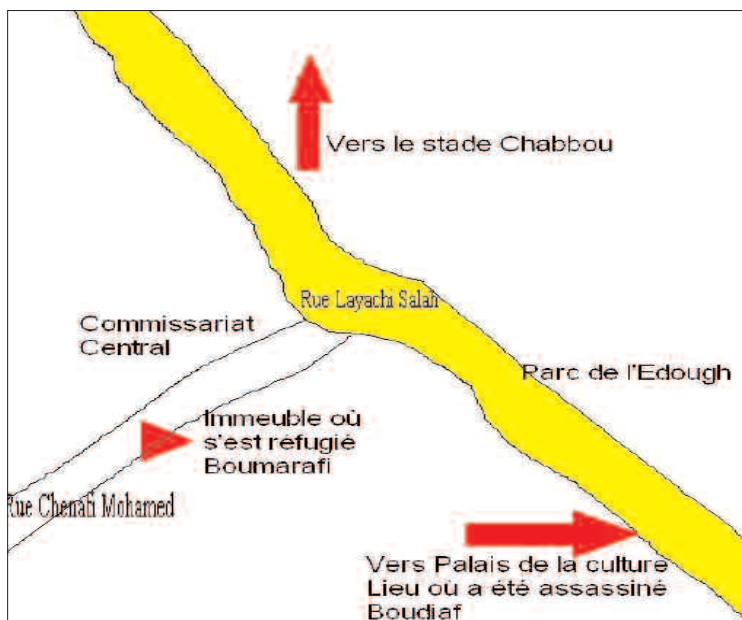
Madjid se lève, s'appuie d'une ferme poignée sur la table et me lance en guise d'au-revoir : «Si tu connais un bon avocat, dis-lui de m'aider.

Je dois venger ma femme. Je veux attaquer Boumarafi en justice. C'est lui la cause de sa maladie. J'ai des certificats de maladie qui le prouvent... Ainsi, je partirai tranquille...»

Madjid essuie une larme et s'en va, le dos courbé par les ans, et sa silhouette s'estompe dans la fumée et le brouhaha...

Un ciel chargé de pesante humidité tombe sur la plage désertée par les baigneurs. Seuls quelques gosses continuent de jouer sur le sable et leurs éclats de rire parviennent jusqu'à la terrasse où la chaise vide qui me fait face prend subitement la forme d'un immense et terrible point d'interrogation...

M. F.



Un drame qu'elle n'oubliera jamais. Après sa mort, Madjid découvrira dans ses affaires la page d'un journal de l'époque illustrée d'un grand portrait de Boumarafi.